

Réseaux sociaux au fil de l'évolution de la vie de Marie Guyard (1599 – 1672)*

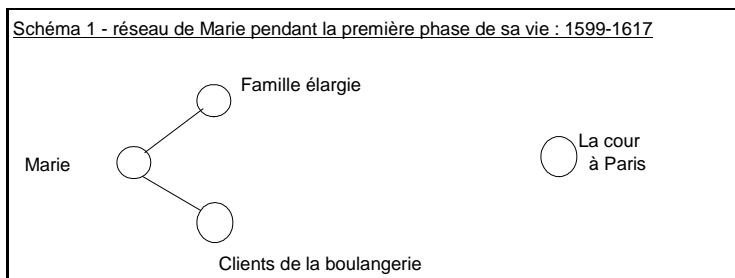
Françoise DEROY-PINEAU

Ce bref article se propose de saisir l'évolution des relations sociales de Marie Guyard. Une telle approche socio-historique n'ignore ni ne sous-estime la dimension mystique de Marie de l'Incarnation, mais cherche à découvrir son inscription sociale¹. Cette Tourangelle est exemplaire dans la manière dont elle a su mobiliser les ressources de ses réseaux sociaux pour réaliser son dessein. L'histoire de vie d'autres personnages fondateurs de la Nouvelle-France pourrait être aussi l'objet d'une telle analyse par réseaux.

Phase 1 - Jeunesse : 1599-1617

La jeune Marie naît d'un père artisan-boulangier et d'une mère apparentée à la noblesse. Le grand-père paternel de Marie était notaire près de Tours. Or les Tourangeaux entretiennent des liens personnels avec la cour à Paris. La jeune Marie est donc déjà à la jointure de plusieurs sphères sociales, ce qu'intensifie la clientèle variée de la boulangerie paternelle.

On peut considérer que le but de sa vie pendant cette période est, comme pour toutes les jeunes filles de son époque, de se marier. Le réseau virtuel de cette première phase de sa vie peut être schématisé grossièrement :



¹. Cet article s'inspire de « Réseaux sociaux et évolution de la vie de Marie Guyard » paru en 2001 dans *Femme, mystique et missionnaire*, Raymond Brodeur (dir.), Presses de l'Université Laval, p.101-114.

Il réfère aussi à nos travaux antérieurs :

Marie de l'Incarnation, Marie Guyard, femme d'affaires, mystique, mère de la Nouvelle-France, 1999 (1^{re} éd, 1989, Paris, Robert Laffont) Montréal, Bellarmin.

Thèse de doctorat (Ph.D, 1996), *Réseaux sociaux et mobilisation de ressources : analyse sociologique du dessein de Marie de l'Incarnation*, soutenue à la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal, sous la direction des professeurs Paul BERNARD, sociologue, et Luc RACINE, anthropologue.

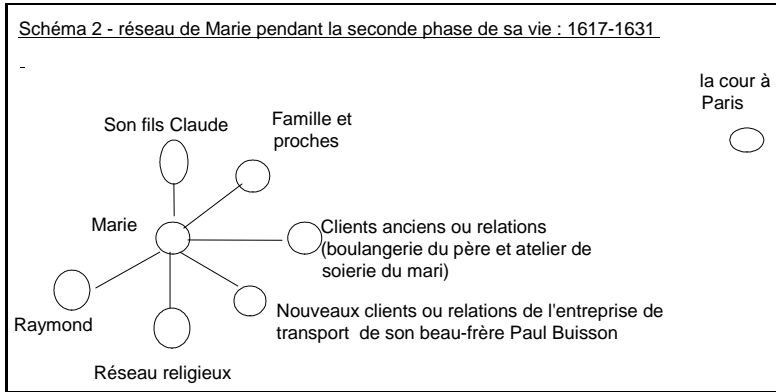
Phase 2 - Femme d'affaires : 1617-1631

Cette phase de la vie de Marie Guyard peut se partager en quatre étapes: mariage et « gouvernement » de l'atelier de tapisserie et broderie sur soie de son mari (1617-1619), retraite silencieuse chez son père (1620-1621), service subalterne chez son beau-frère (1621-1625), période des grandes responsabilités d'affaires (1625-1631). Nous les groupons en une seule : celle dont le but essentiel est de gagner sa vie pour élever son fils, puis devenir religieuse le moment venu.

Comme c'était la coutume, ses parents la marient sans la consulter à Claude Martin, maître-ouvrier soyeux. Marie devient maîtresse d'un atelier de tissage et broderie sur soie, chargée de travail, mais libre de son temps, et de lire tout ce qu'elle veut. Elle rencontre alors les ouvriers, les clients et les relations d'affaires de son époux. Le 2 avril 1619, elle devient mère de Claude Martin fils et à l'automne suivant, Claude Martin père meurt. Sa première tâche consiste à faire face à la faillite de l'entreprise maritale survenue dans le contexte de la décroissance du marché de la soie à Tours. C'est à ce moment que Marie fait ses premières marques en tant que femme d'affaires, liquidant la faillite avec aisance et savoir-faire. Bien connue sur la place de Tours, la veuve avisée qu'elle est devenue malgré ses vingt ans pourrait se remarier. Elle décide de gagner sa vie et celle de son fils par des travaux de broderie effectués chez son père où elle se retire. En 1621, elle va travailler chez sa sœur et son beau-frère qui gèrent une des plus grandes entreprises de transport par terre de la province de Touraine. Entrée au bas de l'échelle à titre de cuisinière-infirmière-bonne à tout faire, la jeune femme d'à peine vingt-cinq ans est promue gérante lorsque son beau-frère est absent, ce qui arrive souvent. Sa vie professionnelle est extrêmement remplie - gestion du personnel, importation/exportation de marchandises, négociations dans le cadre d'un trafic fluvial difficile, transactions avec les clients et les fournisseurs, implication dans la vie de la cité.

À la fin de cette deuxième phase de sa vie, Marie cumule, outre ses relations familiales et amicales, des relations nationales, commerciales, administratives, religieuses ou mystiques, qui dépassent la ville de Tours et pourraient, si cela était nécessaire, atteindre la cour.

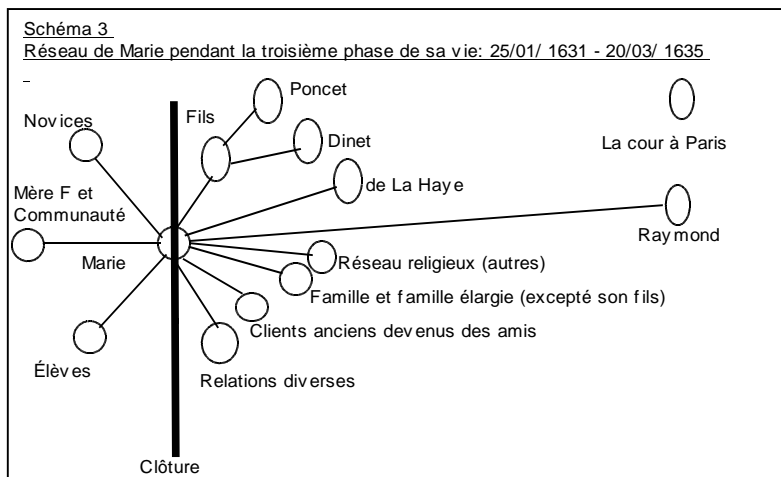
Cette période est pour certains la plus intéressante de son existence. Elle n'y accomplit extérieurement rien d'extraordinaire, à peine plus, peut-être, que n'importe quelle veuve-chef d'entreprise, mais elle cumule une série de fonctions qui peuvent être considérées comme exemplaires par bien des femmes, et des hommes d'aujourd'hui : vie professionnelle, éducation de son fils en milieu ouvert, implication dans la cité, vie personnelle autonome, franc-parler avec hommes ou femmes.



Phase 3 - Ursuline cloîtrée 25/01/1631 - 20/03/1635

Son fils ayant atteint l'âge d'entrer au collège ou en apprentissage - et malgré une très forte opposition familiale qui mobilise contre son projet toutes les instances persuasives -, Marie entre chez les ursulines le 25 janvier 1631, accueillie par la supérieure. Marie se tient alors en retrait de ses connaissances antérieures, mais en développe de nouvelles à l'intérieur de la très sévère clôture: communauté des religieuses, novices dont elle s'occupera rapidement, élèves. Elle s'intéresse aux nouveaux peuples découverts de par le monde dont elle reçoit des informations par les récits des missionnaires.

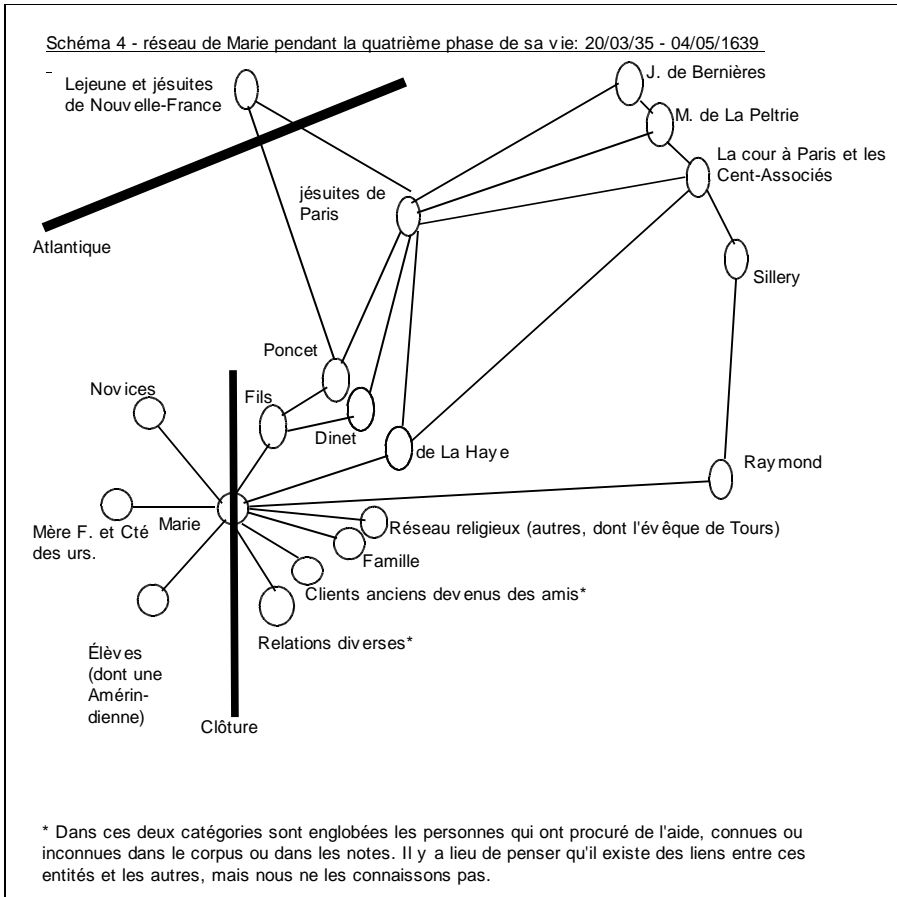
Des jésuites ont pris en charge son fils Claude admis au collège de Rennes. Ainsi, Marie entretient des relations de parent d'élève avec le père Dinet, puis avec le jeune père Poncet. En 1632, Marie perd son confident cistercien, dom Raymond, remplacé par dom Louis qui ne rate pas une occasion de la «mortifier». Elle fait face à des tentations de suicide et d'athéisme. En 1633, un jésuite vient prêcher à Tours, le père de La Haye. Une grande estime réciproque naît.



Phase 4 - Cloîtrée... en apparence : mars 1635-1639

Cette période est la plus spectaculaire de sa vie, car la plus « impossible ». Elle nourrit peu à peu le dessein de partir fonder un « séminaire » pour les jeunes Amérindiennes. Le projet est insensé. L'enseignement des filles est une nouveauté en France. Sans compter qu'elle est cloîtrée, femme et que c'est très dangereux. Son fils, écho du qu'en-dira-t-on, écrira que c'est « *opposé à la condition d'une Religieuse à qui la seule vue du monde doit faire peur, et qui à plus forte raison doit avoir d'autres sentiments que de quitter la clôture pour passer tant de provinces et tant de mers, afin de faire des fonctions apostoliques dans un pays sauvage, où il n'y avait pas même alors de l'assurance pour les hommes* ». De plus, elle est éloignée de Paris où se prennent - par les soins des Cent-Associés - les décisions concernant la Nouvelle-France. Enfin, elle n'a aucune fortune familiale pour financer un tel dessein dispendieux ni noblesse pour lui donner du prestige.

Dès mars 1635, Marie mobilise adroitement ses relations pour parvenir à avoir les moyens de fonder à Québec. Au départ, elle agit dans le plus grand secret pour éviter d'éveiller trop tôt les énormes oppositions. On ne soulignera jamais à quel point son projet était psychologiquement impossible. Après l'obtention d'un terrain par dom Raymond et le commandeur de Sillery, une prise de contact avec le père Lejeune et les jésuites de Québec, la découverte d'une bailleuse de fonds, Madeleine de la Peltrie, et d'un gestionnaire, Jean de Bernières, c'est le départ de Dieppe, le 4 mai 1639 (voir schéma 4).



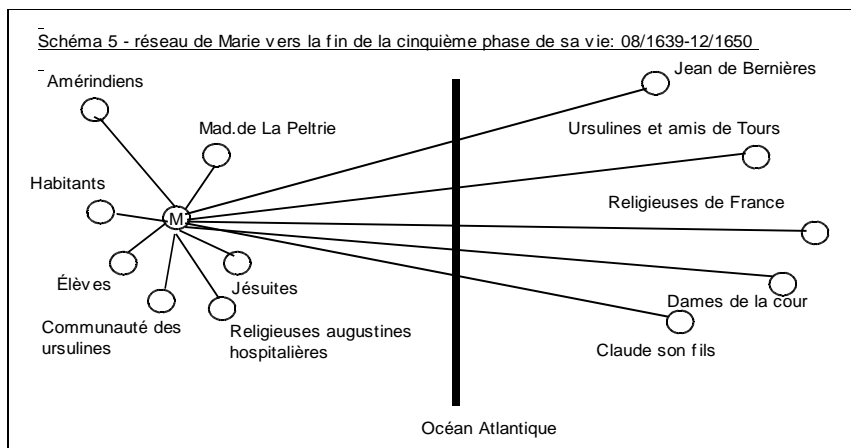
Phase 5 - Fondation à Québec : 01/08/1639 - 30/12/1650

Cette phase est caractérisée par la rencontre avec les Amérindiens, l'implantation et la construction du monastère à l'aide de moyens venant de France. Rien ne se passe comme prévu. L'éloignement de la mère-patrie, le climat, le harcèlement des Iroquois, les différends entre colons, contraignent à l'innovation et rendraient la vie impossible si la «bonté de l'air», l'abondance de la pêche et de la chasse, la réussite relative de l'agriculture et de l'élevage, l'amitié des Montagnais, des Algonquins et des Ouendats n'y palliaient pas. La période se termine par la retraite des rescapés ouendats à Québec après la défaite devant les Iroquois au bord du lac Huron, en pays ouendat; et, le 30 décembre 1650, l'incendie du monastère, enfin bâti. Deux catastrophes dont la fondation aurait pu ne pas se relever.

Cette cinquième période est un temps de découvertes et d'handicaps insoupçonnés, d'innovation continue. L'argent est rare. La mobilisation de ressources prend de nouveaux détours. Pour obtenir la moindre marchandise, on pratique le troc ou l'on échange des peaux de castor. Le réseau français, toujours actif, envoie argent, produits manufacturés et ouvriers pour construire. Sur le terrain, Marie entretient un contact direct avec les autorités locales et les parents

d'élèves, colons et Amérindiens. Les parents payent avec ce qu'ils peuvent : beurre, cochons ou peaux de castor. Marie prend conscience des réalités du pays, de la nécessité d'instruire les jeunes Françaises et de la difficulté de transformer les Amérindiennes en Européennes policées.

L'environnement social est complètement modifié. L'Océan, plus que la clôture, désormais l'éloigne de ses anciennes relations, et, pire, les réalités quotidiennes du nouveau continent sont inimaginables en Europe.



On peut s'étonner de l'absence sur ce schéma des amis français de Marie. Tout se passe comme s'ils s'étaient effacés en faveur de Jean de Bernières qui prend le relais, et pour les affaires financières, et pour l'amitié spirituelle².

Phase 6 - Reconstruction du monastère : 1650-1663

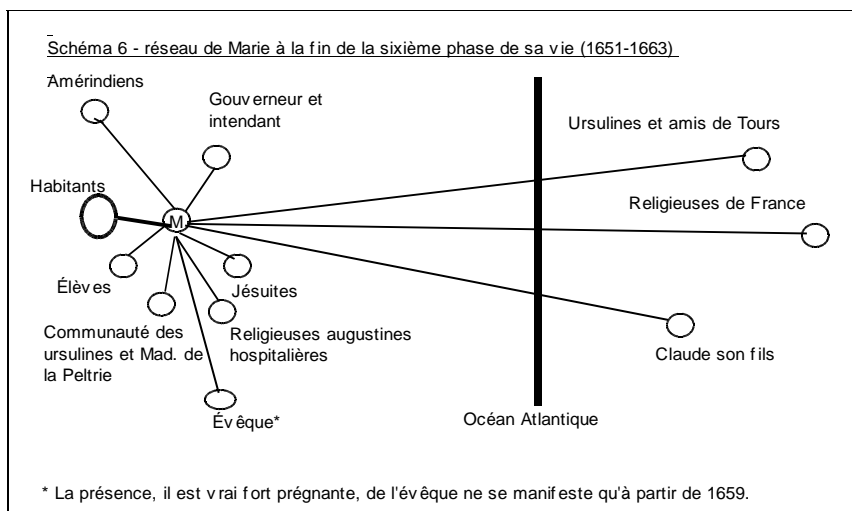
La phase est caractérisée par une nouvelle mobilisation de ressources pour reconstruire le monastère, mais cette fois-ci en symbiose avec les colons, plus nombreux, les autorités locales et la construction de tout le nouveau pays. Marie doit réactiver ses liens en France et en Nouvelle-France. À Québec, dès l'incendie, les habitants se dessaisissent de ce qu'ils ont pour aider les religieuses à survivre. Ils craignent que leur départ ne soit la fin de la colonie. C'est dire l'influence du monastère sur la société de Québec. Les Ouendats, les plus proches en 1651, offrent leur plus grande richesse : deux wampums ou colliers de nacre qui constituent aussi des cadeaux symboliques très importants prouvant la force des liens qui les unissent aux ursulines. La reconstruction rapide du monastère avec la collaboration des habitants est un indice de son

². Le père Dinet, après avoir assisté Louis XIII sur son lit de mort, devient confesseur de Louis XIV en 1653 et il meurt cette même année 1653 (C:32). Le père Georges de La Haye meurt à La Flèche dont il est devenu recteur en 1652 (C:73). Dom Raymond, provincial de France de son ordre meurt vers 1661 (C:2). Quant à Jean de Bernières - dont la correspondance avec Marie n'a jamais pu être retrouvée par dom Claude Martin (C:599) -, il s'éteint en 1659 (C:76). Ce sont alors des jésuites qui s'occuperont des intérêts des ursulines de Québec.

importance locale et de son intégration dans la société québécoise. Les ursulines, qui reçoivent du renfort des monastères de France, accueillent de plus en plus d'élèves françaises et amérindiennes.

Avec la fin de cette phase, une page se tourne pour la colonie tout entière : arrive une administration française envoyée par le gouvernement de Louis XIV et Colbert. La vie est profondément transformée. Marie devient confidente de la plupart des hauts personnages de France à Québec, comme elle l'est aussi de plusieurs jésuites, de beaucoup d'habitants, sans oublier ni ses élèves, françaises ou amérindiennes, ni des Amérindiens. Louis XIII et Richelieu étaient morts respectivement en 1643 et 1642, Jean de Bernières en 1659. Les ressources françaises liées à la cour de Louis XIII et à la gestion de Jean de Bernières sont épuisées. Le « cordon ombilical » commence à se couper. En 1659, un évêque, François de Laval, débarque à Québec³.

³. Un premier conflit a toujours lieu entre l'évêque et les congrégations missionnaires, ont constaté des chercheurs observant les structures d'autorité en pays de mission (*Archives de sociologie des religions*, n°86 (1994), critique de *Des missions aux Églises : naissance et passation des pouvoirs : XVIIe-XXe siècle*. Actes Xe session du CREDIC, Lyon, Université Jean Moulin, 1990, 253 p.



Phase 7 - Vieillesse à Québec : 1663 - 30 avril 1672

Phase de retrait apparent. Une fois l'administration française débarquée et malgré sa bonne entente avec l'intendant Jean Talon, le pouvoir veut obliger Marie à franciser les Amérindiennes. L'évêque, François de Laval, a interdit le chant aux religieuses⁴, veut contrôler leur horaire et les transformer en parisiennes. Les Amérindiennes fréquentent de moins en moins le monastère. Elles sont remplacées, l'été, par les « Filles du roi », des orphelines que le roi de France envoie pour peupler la colonie après leur mariage avec les nombreux soldats (le régiment de Carignan-Salières arrive en 1665) ou artisans célibataires. Marie, souvent malade, mobilise ses ressources intellectuelles pour laisser des traces de son travail linguistique. Elle consacre son énergie à rédiger des dictionnaires ou des grammaires en langues amérindiennes⁵. Elle meurt le 30 avril 1672.

Conclusion

Cette première identification de réseaux sociaux lors de différentes phases de la vie de Marie Guyard nous a permis d'entrevoir la complexité des grandes lignes de l'évolution de son inscription sociale. C'est une première approche qui montre la variété de ses interactions, mais n'épuise pas leur analyse. En particulier, celle du sens de ses interactions. Un travail plus approfondi permettrait d'identifier plus précisément les moments où la société a influencé Marie et où Marie a contribué de façon personnelle à l'évolution de sa société; et par l'intermédiaire de qui.

⁴.Lettre CXCI du 13 septembre 1661, à la mère Ursule, de Tours (C:653). Pour l'importance de cette décision, voir Chantal Théry (1993:110-111) et Louise Courville (mai 1999). En ce qui concerne l'« autoritarisme déconcertant » des prélats de Nouvelle-France voir Marie de Chantal Gueudré (1958:290).

⁵. Un dictionnaire français-algonquin, un dictionnaire algonquin-français, un dictionnaire iroquois, un catéchisme iroquois. Une partie de ces manuscrits a été brûlée lors de l'incendie de 1686 du monastère des ursulines de Québec, l'autre fut donnée à des missionnaires oblats partis pour le Grand Nord au XIXe siècle (JI : 49).

Cette influence réciproque est souvent considérée comme seconde par rapport à la référence religieuse commune aux deux. Marie parlait - entre autres - de son « moteur intérieur » et sa société situait son action derrière la bannière du Christ et du Roi. Pourtant, seule une connaissance précise de ces réseaux médiateurs permet de saisir l'incarnation sociale de Marie Guyard, veuve Martin, devenue en religion Marie de l'Incarnation.

RÉFÉRENCES

Cet article reprend en grande partie des propos formulés lors d'un colloque du CÉÉMI en 1999 et publiés en

2001 sous la direction de Raymond Brodeur dans *Femme, mystique et missionnaire. Marie Guyard de l'Incarnation*, Presses de l'Université Laval, collection Religions, cultures et sociétés, p. 101-114.

1 - SOURCES

Marie de l'Incarnation

- *Correspondance* [1634-1671] édition de 1971 par dom Guy-Marie Oury, rééditée en 1984, Saint-Pierre de Solesmes/Ursulines de Québec, 1073 p. C

— *Écrits spirituels et historiques* (vol. 1 Tours) [vers 1633], édition de 1928 par dom Jamet, réédition de 1985, Saint-Pierre de Solesmes/Ursulines de Québec, 548 p. JI

- *Écrits spirituels et historiques* (vol. 2 Québec) [vers 1650], édition de 1929 par dom Jamet, réédition de 1985, Saint-Pierre de Solesmes/Ursulines de Québec, 413 p. JII

Martin, dom Claude, 1677, *La Vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, reproduction (1981) de l'édition originale par les moines de Solesmes. Introduction par dom J. Lonsagne. Tables de dom Guy Oury, 835 p. V

2 - AUTRES RÉFÉRENCES

Ardouin, Idelette, 1999, *Le milieu familial de Marie Guyard*, Centre généalogique de Touraine Tours.

Deslandres, Dominique, 2004, *Croire et faire croire : les missions françaises au 17e siècle*, Paris, Fayard.

GUIART (Françoise Deroy-Pineau coord.), 2000, *Marie Guyard de l'Incarnation. Un destin transocéanique* (Actes du colloque Marie Guyard de Tours (14-15 mai 1999)).

Labrousse, Élisabeth et Robert Sauzet, 1988, « La lente mise en place de la réforme tridentine » in *Histoire de la France religieuse*, sous la direction de Jacques Le Goff et René Rémond : 321 - 473.

Maillard, Brigitte

1985, « Lent assoupissement (XVIIe-XVIIIe) » dans *Histoire de Tours* sous la direction de Bernard Chevalier, p. 179-220.

2000, « Tours au temps de Marie Guyard » dans *Marie Guyard de l'Incarnation. Un destin transocéanique*, Paris, L'Harmattan.

Oury, dom Guy-Marie

1999, *Les ursulines de Québec 1639-1953*, Québec, Septentrion, 373p.

Trudel, Marcel

1979, *Histoire de la Nouvelle-France*, volume III, *La Seigneurie des Cent-Associés, 1627-1663*, tome 1 *Les Événements*, Bellarmin, Montréal, 489 p.

1983, *Histoire de la Nouvelle-France*, volume III, *La Seigneurie des Cent-Associés, 1627-1663.*, tome 2 *La Société*, Bellarmin, Montréal, 669 p.

* Voir le développement de cet article à l'adresse suivante :

<http://www.ehess.fr/centres/ceifr/assr/N113/DEROY-PINEAU1.htm>